

L'expérience du deuil d'un(e) ami(e) chez les jeunes à l'ère du numérique

Martin Julier-Costes

COMPRENDRE POUR ACCOMPAGNER

Cet article évoque l'analyse d'un deuil particulier, celui des jeunes ayant perdu un(e) ami(e). Il est fondé sur un travail doctoral, la participation à une recherche nationale sur le rôle et les usages du numérique dans le deuil et sur la codirection d'un ouvrage collectif sur la mort à l'école¹. Il expose des éléments de compréhension de l'expérience du

1. M. Julier-Costes, « Socio-anthropologie des socialisations funéraires juvéniles et du vécu intime du deuil. Les jeunes face à la mort d'un(e) ami(e) », thèse de doctorat (scd-theses.u-strasbg.fr/2141/01/JULIER-COSTES_Martin_2010.pdf) ; Programme ANR-Eneid sur les éternités numériques, dirigé par Fanny Georges (<http://eneid.univ-paris3.fr/>) ; C. Fawer Caputo, M. Julier-Costes (sous la direction de), *La mort à l'école. Annoncer, accueillir, accompagner*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2015.

deuil chez les jeunes aujourd'hui. Il ne cherche pas à soutenir un propos généralisant, mais il a pour objectif d'enrichir la réflexion sur les postures à adopter en tant que parents ou professionnels travaillant auprès d'adolescents et de jeunes adultes.

LE POINT DE VUE DE LA SOCIO-ANTHROPOLOGIE

La démarche théorique proposée est complémentaire de l'approche psychologique communément associée au thème du deuil et des rapports à la mort. Elle éclaire les mêmes réalités mais d'un point de vue différent, celui de la socio-anthropologie de l'adolescence et de la jeunesse², et privilégie l'analyse du discours que les jeunes ont sur leurs propres comportements et du sens qu'ils leur attribuent. L'anthropologie³ et l'histoire nous apprennent qu'en tout lieu et en tout temps la mort, lorsqu'elle survient, est synonyme de déséquilibre. Autrement dit, il n'existe pas de groupe humain qui ne soit pas déstabilisé par la perte d'un(e) de ses membres. Dès l'annonce d'un décès, les vivants vacillent et oscillent entre désordre et tentatives de remise en ordre des liens qui les unissent, créant autant de conflits et de divisions entre eux que d'occasions de pacification et de rassemblement, notamment à

2. D. Le Breton, J. Lachance et D. Jeffrey, *Penser l'adolescence*, Paris, Puf, 2016.

3. Avec des chercheurs comme L. V. Thomas, A. Van Gennep ou R. Bastide.

travers les rites. La sociologie⁴, elle, nous explique le contexte (social, culturel, démographique, etc.) dans lequel ce déséquilibre apparaît et comment il « produit » des comportements et des réactions spécifiques. Le socio-anthropologue cherche donc à comprendre comment un contexte particulier met en forme ce que l'anthropologie énonce comme un invariant, à savoir le comportement des humains face à la mort : rassembler les vivants, garder des traces du mort, lui donner une place et maintenir une relation avec lui.

COMPRENDRE LE VÉCU DU DEUIL CHEZ LES JEUNES

Se savoir mortel et se représenter la mort constitue une phase importante du développement psychique de l'être humain, mais faire l'expérience sensible et concrète de la mort d'un(e) ami(e) est plus rare en général, particulièrement à l'adolescence⁵. Même si la mort est hypermédiatisée (conflits armés, fictions, jeux vidéo), elle est perçue comme anormale et exceptionnelle lorsqu'elle frappe un jeune. Sauf en cas de maladie grave, elle est souvent violente (accident, suicide), et le corps, quand il est abîmé, n'est pas exposé. Ce décès est souvent, pour ses amis, leur première expérience

4. G. Clavandier, *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2009.

5. M. Castra, « Les transformations sociales de la fin de vie et de la mort dans les sociétés contemporaines », *Empan*, n° 97, 2015, p. 12-18.

de la perte et se vit comme un rite de passage à l'âge adulte.

Comme porte d'entrée de l'analyse du deuil chez les jeunes, j'exposerai ici le modèle tiré de mon travail doctoral, qui rend compte des trois dimensions à travers lesquelles se vit le deuil.

1. Les ritualisations⁶ funéraires instituées. Elles correspondent à la mise en bière, à la cérémonie funéraire et à la mise en terre (ou dispersion des cendres). Le corps est généralement présent et, sauf exception, ces temps sont publics. Les amis d'un jeune défunt sont très impliqués dans les funérailles et investissent les espaces et les moments qu'on leur donne, tout en sachant qu'elles ne leur sont pas directement destinées. Instaurant eux-mêmes une hiérarchie dans la peine, ils estiment qu'il n'y a pas de plus grande souffrance que celle de perdre un enfant et que ces cérémonies appartiennent donc plutôt aux parents.

2. Les ritualisations funéraires instituant. Elles sont parallèles, intrinsèquement liées aux précédentes et témoignent des liens affectifs des amis avec le défunt. Généralement moins visibles car privées, ces ritualisations sont tout aussi significatives, voire plus, aux yeux des jeunes que les précédentes. Elles ont lieu à l'initiative des amis qui, parfois, invitent

6. Les termes de « rite », « rituel » et « ritualisation » sont souvent utilisés comme des synonymes dans le langage courant et parfois scientifique. Ici, le terme de « ritualisation » permet d'insister sur le mouvement : ces célébrations n'étant ni homogènes ni fixes, elles sont mouvantes, à l'inverse d'un rite, comme celui des catholiques, qui a une structure/un déroulé fixe.

les parents. Le corps est absent ; il arrive qu'il soit remplacé par une partie des cendres ou l'urne funéraire. Elles varient, selon les cercles d'appartenance du défunt, du simple dîner au restaurant entre amis à la grande « teuf », et permettent de « faire corps » face à un événement qui déstabilise. En ingurgitant de la nourriture, des boissons, souvent alcoolisées, et parfois des drogues, ils tentent de resserrer leurs liens pour mieux combler l'absence et, finalement, conjurer la mort.

3. Les ritualisations funéraires intimes. Comment un jeune « fait-il avec » la mort de son ami ? Quel(s) sens accorde-t-il à cette perte ? Selon le sociologue Jean-Hugues Déchaux, le deuil est aujourd'hui une expérience beaucoup plus intimisée qu'autrefois⁷. En effet, beaucoup d'interviewés disent écrire dans un cahier, pour eux, parfois dans un dialogue imaginé avec le défunt, ce qui est une façon de convoquer l'absent. Certains le rendent présent en consultant son répondeur afin d'écouter sa voix et laisser un message, ou en relisant ses SMS ; parfois, ils continuent de lui en envoyer, comme s'il était encore là... Ses amis disent ressentir sa présence ou le retrouver à travers une chanson. Certains déclarent qu'il leur apparaît en rêve, d'abord torturé et menaçant puis, progressivement, apaisé ; d'autres construisent des petits

7. J.-H. Déchaux, « La mort n'est jamais familière. Propositions pour dépasser le paradigme du déni social », dans S. Pennec (sous la direction de), *Des vivants et des morts. Des constructions de la « bonne mort »*, Brest, CRBC, 2004.

autels personnalisés. Ils sont nombreux à porter ses habits ou l'un de ses bijoux, ou encore à se faire tatouer, en hommage – signe d'une volonté d'inscrire l'absent sur et dans son propre corps, de l'incorporer symboliquement.

Moins visibles, ces actes accomplis dans l'intimité remplissent une fonction. Passant par l'intime pour surmonter l'épreuve de la perte, ces jeunes cherchent à maîtriser la temporalité du deuil. Ils se revendiquent comme maîtres du sens à lui attribuer et rejettent généralement toutes les attitudes et interprétations, qu'ils ressentent comme imposées ou plaquées. Le sens de tels gestes n'est accessible que par et pour eux, avant d'être éventuellement partagé avec des personnes de confiance. Ce temps de l'intime, avant qu'ils puissent évoquer leur deuil, peut durer de longues années.

Les trajectoires de deuil sont bien sûr singulières, mais elles s'articulent autour de ces trois dimensions. Ensemble, elles constituent des expressions communément partagées du deuil qui, pour chaque situation, s'observent dans une multiplicité de temporalités et d'espaces, avec des individus différemment affectés en fonction de leur cercle d'appartenance : famille, pairs, école, établissement d'accueil, sport, jeu vidéo, réseau social.

LE DEUIL 2.0

L'étude du deuil ne peut pas se réduire à celle de ses manifestations dans les espaces numériques, mais ses usages et ses significations doivent être

analysés et compris, pour mieux accompagner les jeunes concernés.

Nombreux sont ceux qui téléphonent au mort jusqu'à la suppression de sa ligne téléphonique et/ou lui envoient des SMS. Ils écoutent sa voix, consultent ses messages écrits et ses photos archivés dans leur smartphone. Peu d'entre eux sont capables de l'effacer totalement de leurs contacts, même plusieurs mois après. Beaucoup appréhendent avec angoisse le moment où l'opérateur supprimera la ligne de leur ami défunt.

Nés dans une société hyperconnectée⁸, les jeunes apprivoisent donc la perte avec les outils techniques et symboliques à leur disposition. Quand le sentiment de rupture prévaut, ils ont besoin de s'assurer du soutien de leur groupe d'amis et de maintenir une continuité dans leur relation avec le défunt. La page Facebook de celui-ci se transforme alors parfois en mémorial, une autre page peut être créée à cette occasion : elles sont inondées de messages adressés aux proches, mais aussi à la personne disparue. Le profil Facebook remplit ici la même fonction qu'une tombe sur laquelle on viendrait se recueillir. Il permet d'individualiser la perte à l'intérieur d'un espace partagé et rend le deuil plus visible, chacun des membres de la communauté pouvant accéder au « mur » du

8. F. Jauréguiberry, « La déconnexion aux technologies de communication », *Réseaux*, n° 186, 2014.

profil⁹. Ces messages sont formulés au présent, même plusieurs mois après, comme si la personne était encore vivante et pouvait voir et entendre ses amis. Les jeunes créent et archivent des traces numériques qu'ils consultent à leur gré, signifiant leur volonté d'assumer un travail de mémoire et de l'exposer via ce réseau social. Moins visibles, les messages privés sur Facebook sont aussi très significatifs et relèvent de l'intime. Certains interviewés déclarent les avoir écrits à l'unique intention du défunt, comme des tentatives assez communes de communiquer avec les morts¹⁰, que l'on peut nommer ici « ex-voto numériques ». Il est à noter que ces pratiques – accès au profil d'un défunt, transformation de ce profil en mémorial – peuvent poser des problèmes juridiques et éthiques, notamment si la personne n'a pas désigné de légataires. Ces questions ont d'ailleurs été récemment mises en lumière avec la nouvelle loi européenne sur la protection des données personnelles¹¹. Anthropologiquement, la question essentielle reste néan-

9. Ce constat rejoint des recherches anglo-saxonnes (entre autres, J.R. Brubaker et coll., « Beyond the grave : Facebook as a site for the expansion of death and mourning », *The Information Society*, vol. 29, n° 3, 2012) observant que les réseaux socionumériques fournissent une plateforme permettant à la fois d'exprimer le chagrin des survivants et de leur donner la possibilité de maintenir des relations avec les défunts.

10. M. Julier-Costes, « Le monde des morts chez les jeunes », *Études sur la mort*, n° 142, 2012.

11. <https://www.cnil.fr/fr/ce-que-change-la-loi-pour-une-republique-numerique-pour-la-protection-des-donnees-personnelles>

moins la suivante : « À qui appartient le mort ? » À ses proches ? À ses parents ? À ses amis ? À lui-même ? À la société ? À une communauté religieuse ? En ce sens, le numérique et ses usages éclairent les enjeux contemporains en matière d'expérience du deuil.

L'ÉPREUVE DE LA DÉCONNEXION

Ces usages numériques ne sont cependant pas spécifiques aux jeunes qui, comme souvent, révèlent en les amplifiant des phénomènes identifiables et valables pour d'autres classes d'âge. En revanche, les adolescents et les jeunes adultes sont les premières générations à vivre leurs premières expériences de la séparation articulée à la problématique de la connexion/déconnexion¹².

Certains interviewés témoignent avoir réduit leur usage des réseaux sociaux à la suite du décès d'un proche pour ne pas avoir à gérer le flot de sollicitations entraînées par la connexion. « D'autres se déconnectent volontairement du défunt et cherchent à effacer sa présence numérique – compte Facebook faisant partie de sa liste d'amis, numéro de téléphone, courriels, SMS, etc¹³. » Les recherches

12. J. Lachance et M. Julier-Costes, « Le deuil dans un monde connecté », *Frontières*, vol. 29, n° 1, 2017.

13. H. Bourdeloie et M. Julier-Costes, « Deathlogging: Social life beyond the grave. The post-mortem uses of social networking sites », dans S. Selke et I. Hülsmann (sous la direction de), *Lifeloggging. Interdisciplinary Approaches to Unravel the Phenomenon of Digital Self Tracking*, Berlin, Springer, 2016.

à ce sujet sont à poursuivre mais, aujourd'hui, l'épreuve du deuil est aussi à articuler avec la tension connexion/déconnexion : « Il ne s'agit pas simplement de mobiliser des cimetières virtuels ou de consulter des comptes mémoriels sur Facebook pour vivre son deuil, il importe aussi de gérer la distance, de tempérer sa fréquentation, de mesurer le sens de ses visites¹⁴. » Là où le cimetière et la tombe créaient des espaces physiques et des moments spécifiques, les nouvelles technologies de l'information et de la communication réinscrivent le mort dans le quotidien. Il s'agit pour les jeunes d'apprendre à « gérer » la distance avec l'ami disparu par un jeu d'équilibriste entre connexion et déconnexion, évoquant symboliquement rapprochement et éloignement, proximité et séparation d'avec le défunt.

ACCOMPAGNER À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE

Par sa démarche compréhensive, l'approche socio-anthropologique permet de tirer certains enseignements :

1. L'hyperconnexion est un constat avec lequel il faut composer en matière de prévention et d'accompagnement. Les jeunes sont nés et vivent dans ce contexte. La posture d'accompagnement des adultes (parents, professionnels) devrait donc intégrer une meilleure compréhension des espaces

14. J. Lachance et M. Julier-Costes, « Le deuil dans un monde connecté », *op. cit.*

numériques et de leurs enjeux symboliques pour les jeunes.

2. Pour les jeunes qui les utilisent, les espaces numériques (réseaux sociaux, smartphone, Internet) soutiennent le vécu du deuil, qui est un processus lent de transformation de la relation avec le défunt, en leur permettant de maintenir celle-ci par-delà son absence.

3. Poster des messages, de la musique, voir qui en a posté, à quel moment, etc., fait désormais partie des usages, y compris en cas de deuil. Interroger le sens de leurs actes sans calquer directement nos propres représentations d'adultes est une porte d'entrée féconde pour comprendre les jeunes. Il importe également de ne pas les enfermer dans une vision ou une interprétation unique et réductrice.

4. Il est parfois difficile de réagir face au silence et au repli sur soi d'un adolescent ou d'un jeune adulte. Les interviewés disent apprécier que les adultes leur fassent savoir qu'ils sont présents et disponibles et laissent la place à la parole et aux gestes. Il arrive qu'ils ne sollicitent pas leurs parents ni les professionnels, ayant trouvé ailleurs le soutien nécessaire, tout en leur reprochant de ne rien avoir proposé. La « bonne » attitude semble alors être de suggérer sans jamais imposer.